Document generated on 10/12/2024 3:25 a.m.

Recherches sociographiques

Commentaire

Jean-Charles Bonenfant

Volume 5, Number 1-2, 1964

Littérature et société canadiennes-françaises

URI: https://id.erudit.org/iderudit/055222ar
DOI: https://doi.org/10.7202/055222ar

See table of contents

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)
1705-6225 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bonenfant, J.-C. (1964). Commentaire. *Recherches sociographiques*, *5*(1-2), 120–121. https://doi.org/10.7202/055222ar

Article abstract

Commentaire

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1964

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

COMMENTAIRE

Vous n'êtes pas obligés, évidemment, de vous souvenir du premier colloque de *Recherches sociographiques* ou de vous rappeler le compte rendu qu'on en a fait. Aussi, je me permets de vous dire que dans le domaine de la science politique, j'avais constaté que nous ne pouvons guère progresser tant que ne se seront pas multipliées les monographies. Vous trouverez sans doute que je manque d'imagination ou que j'ai de l'esprit de suite si je dis que ma première réaction, en terminant la lecture de l'excellente étude du doyen de la Faculté des lettres de l'Université Laval, a été de reprendre des propos analogues à ceux que je tenais lors du premier colloque de *Recherches sociographiques* en avril 1962. Il importe, en effet, de souligner que dans la connaissance de la littérature canadienne-française du XIXe siècle et surtout dans sa connaissance sociologique, il est difficile de progresser tant que maîtres et étudiants n'auront pas multiplié les monographies dont on a besoin pour des synthèses révélatrices. Avec les matériaux dont il disposait et que complétaient heureusement d'intenses recherches personnelles, M. Lamontagne nous a offert le tableau le plus complet qu'on puisse tracer à l'heure actuelle. Cela demeure de l'histoire littéraire, un genre qu'il ne faut pas mépriser mais qui ne peut porter que sur des œuvres qui n'ont guère de valeur et qui, dans la plupart des cas, peuvent tout au plus faire vibrer les tenants de l'achat chez nous en littérature.

Dans la plupart des cas, les hommes et les œuvres de notre XIXe siècle n'offrent d'intérêt que dans leurs relations avec la société, c'est-à-dire dans « une meilleure intelligence de certains phénomènes sociaux qui conditionnent le fait littéraire sans nécessairement le déterminer ni fonder son esthétique ». Vous avez sans doute reconnu les mots mêmes de Robert Escarpit dans son petit livre sur la *Sociologie de la littérature,* ouvrage par lequel les profanes comme moi abordent habituellement le sujet. Est-il besoin de souligner que je ne blâme pas M. Lamontagne d'avoir fait avant tout de l'histoire littéraire, comme on le lui avait demandé. Je prétends seulement que notre XIXe siècle peut être abordé sous un autre éclairage qui est celui de la sociologie littéraire.

Je souhaite donc que se construise une sociologie de la littérature canadienne-française au XIXe siècle pour étudier comme des faits la production, la distribution et la consommation de l'imprimé. Nous savons peu de choses sur la naissance, le coût, la circulation, la qualité des nombreuses feuilles qui ont été le plus important moyen de communication des idées à cette époque ; nous sommes dans la même ignorance au sujet du livre. Quels étaient les revenus des écrivains ? Quelle était leur place dans la société ? Que valaient les librairies et les bibliothèques ? Ce sont là des phénomènes qu'il faudrait connaître et qui me semblent aussi passionnants que les textes eux-mêmes. En d'autres termes, pour concrétiser ma pensée, je dirais qu'il me semble aussi important d'évaluer le nombre de lecteurs pendant un certain laps de temps de la première édition de l'*Histoire du Canada* de Garneau que de découvrir, si elles existent, quelques pages inédites de l'historien.

A défaut d'une sociologie de la littérature, je me demande s'il ne serait pas possible, comme M. Lamontagne nous en a indiqué la voie, d'approfondir davantage l'histoire des idées dans notre XIXe siècle. Elles sont

souvent plus riches et plus intéressantes que les balbutiements de la création littéraire. Je sacrifierais volontiers les pauvres vers sympathiques de Crémazie pour ses lettres que viennent de rééditer les *Écrits du Canada français*.

Il y a aussi comme sujet fécond d'étude tout un problème qui n'est pas étranger à la sociologie et que M. Lamontagne a d'ailleurs heureusement esquissé à la fin de sa communication : c'est le barrage que, selon lui, la critique aurait opposé au développement d'une littérature d'imagination après 1840. Nous aimerions que soient analysées les raisons de ce barrage et qu'on étudie jusqu'à quel point il ne correspondait pas à un manque de maturité de la population, ce que nous ferait découvrir une étude des goûts généraux de lecture à cette époque.

Je ne voudrais pas que l'éclairage sociologique que je préconise vous laisse croire que je n'ai pas goûté ce qu'a dit M. Lamontagne. Au contraire, le travail de l'historien est si précis et si bien informé que je ne puis chicaner son auteur même sur quelques détails.

M. Lamontagne a rappelé, avec raison, un jeune Thomas Chapais inconnu comme critique littéraire. A-t-on raison d'ajouter que Thomas Chapais connaît bien la littérature française de son temps, et le roman en particulier qu'il dénonce ? Je me suis parfois demandé si les critiques sévères de l'époque avaient vraiment lu les ouvrages qu'ils dénonçaient.

Toute la communication de M. Lamontagne, même si elle relève surtout de l'histoire littéraire, nous invite à ce que les sociologues appellent « désacraliser la littérature ». Robert Escarpit disait en songeant surtout à la littérature française qu'il faut « la libérer de ses tabous sociaux en perçant le secret de leur puissance ». « Alors peut-être, ajoutait-il aux dernières lignes de son livre, sera-t-il possible de refaire non l'histoire de la littérature, mais l'histoire des hommes en société selon ce dialogue des créateurs de mots, de mythes et d'idées avec leurs contemporains et leur postérité, que nous appelons maintenant littérature. »[1]

Cette invitation vaut encore plus pour nous et surtout pour notre XIXe siècle. Pour y répondre, il faut multiplier les monographies et même planifier, comme cela est déjà commencé, le travail des professeurs et des étudiants. Il faut convaincre toutes les religieuses, tous les frères, tous les abbés, tous les jeunes gens et toutes les jeunes filles d'Amérique et du Canada qui fréquentent nos Facultés que c'est presque un crime de fabriquer des thèses banales sur Saint-Exupéry, Bernanos et Léon Bloy quand il y a tant de sujets de notre XIXe siècle qu'il faut explorer pour en avoir une vision globale et intelligente. Déjà, la Faculté des lettres de Laval s'est engagée dans cette voie.

Aujourd'hui, c'est un département de sociologie qui a invité des représentants de nos Facultés des lettres, mais celles-ci ne boudent pas les sociologues. Espérons qu'à Québec, la réunion l'an prochain des Facultés consacrées aux sciences de l'homme permettra de développer entre elles une collaboration encore plus féconde pour la recherche.

Jean-Charles BONENFANT

Bibliothèque de la Législature,
Québec.

[1] Robert ESCARPIT, *Sociologie de la littérature*, Paris, Presses Universitaires de France, 1958. (Collection *Que sais-je ?*)